

Liège

et l'Exposition universelle de 1905

Sous la direction de Christine Renardy



LA RENAISSANCE DU LIVRE

DEXIA

L'Université et la ville, histoire d'une relation croisée

Pierre Frankignoulle

D'avantage qu'aucune autre institution, l'Université de Liège, fondée en 1817, a marqué de son empreinte le tissu urbain de sa cité d'accueil. Cette relation croisée est inséparable d'une double évolution simultanée.

D'une part, l'Université acquiert un poids sans cesse grandissant: elle répond avant tout à ses propres besoins fonctionnels mais aussi à une demande sociale et culturelle en évolution constante: formation des cadres pour la société industrielle, ouverture de l'université aux classes moyennes, «université de masse», tertiarisation de l'économie. D'autre part, la ville et sa région connaissent une intense croissance urbaine, attribuable pour une grande part à l'essor économique des révolutions industrielles. Pendant près de deux siècles, la prégnance de la fonction industrielle va modeler les paysages, les mentalités et les imaginaires.

L'Université a toujours été intimement liée à cette vocation. Mais elle doit aussi assurer les moyens de son développement. D'abord soucieuse d'adapter son site d'origine, l'Université va connaître une première extension vers le Jardin botanique (1840) puis être contrainte à la dissémination de ses Instituts (années 1880), choisir déjà une localisation péricentrale dans les années 1930 (au Val-Benoît), avant de connaître un nouvel horizon avec l'installation au Sart Tilman (années 1960).

Les premières décennies de l'histoire des bâtiments de l'Université sont celles d'une difficile adaptation d'immeubles qui n'ont pas été conçus pour un usage de recherche et d'enseignement. On ne dénombre en effet que 259 étudiants en 1817.

A sa création, sous le régime hollandais, l'Université s'installe à l'emplacement d'un ancien collège de Jésuites, supprimé en 1773. Le site est celui de l'ancienne île Hochet, qui sera désenclavée en 1822 par le comblement de deux bras de la Meuse formant un delta dans le prolongement des boulevards d'Avroy et de la Sauvenière – eux-mêmes comblés quelques années plus tôt –: les rues de la Régence et de l'Université. Lors de la fondation de l'Université, le site de l'ancien collège comprend une église baroque, une aile centrale et deux ailes décalées par rapport à cette aile centrale. Cette dernière, édifiée en 1717 par le maître-maçon Paquay-Barbrière, existe toujours; elle abrite la Salle de l'Horloge. Quant aux ailes décalées, l'une, du côté nord, date de la première moitié du XVIII^e siècle – c'est celle de l'actuelle bibliothèque – et l'autre, vers le sud, a été édifiée sous le règne du prince Velbruck (1772-1784).

Restructuration d'un bâtiment emblématique

Entre 1821 et 1824, l'architecte de la Ville, Jean-Noël Chevron (1790-1867), construit la salle académique à la place de l'église mais en réutilisant certaines parties. Pendant près de soixante ans, c'est autour de cette salle et

de l'aile de 1717 que vont s'organiser les extensions. Pendant cette même période, la salle académique va également remplir la fonction de bâtiment emblématique de l'institution, comme en témoigne l'iconographie. Ce bâtiment ne satisfait pourtant pas complètement ses usagers, ni au plan esthétique, alors qu'il relève d'un style très en vogue – le néoclassicisme –, ni au plan fonctionnel: il est qualifié de «véritable étouffoir». A plusieurs reprises, sa démolition est envisagée. Finalement, il sera masqué derrière une façade en 1892, rénové à plusieurs reprises et, plus tard, il sera même classé.

Les travaux entrepris en 1836 ont pour objectif de discipliner le plan d'ensemble, de le «symétriser». L'architecte Julien-Etienne Rémont (1800-1883), successeur de Chevron, reconstruit l'aile de l'époque de Velbruck, bâtiment dont il reste encore trois travées. Au sommet de cette aile est installé en 1838 un observatoire d'astronomie et de météorologie, qui sera déplacé plus tard au sommet de l'aile de 1717, avant l'émigration de l'Institut d'Astronomie sur la colline de Cointe. Rémont ajoute à cette aile un bâtiment parallèle à celui de 1717 qui abrite l'École des Arts, Manufactures et Mines; du côté de l'actuelle place Cockerill sont construites et complétées des installations pour la Faculté de Médecine et un bâtiment pour le Conservatoire. Ce dernier émigrera en 1887 vers sa localisation actuelle, entre le boulevard Piercot et la rue Forgeur.

Par ces restructurations, l'architecte Rémont aboutit à une configuration présentant l'aspect de deux carrés contigus, bâtis sur trois cotés – un «double U» – dont le premier entoure la salle académique. Au fond de ce carré, à l'étage, se trouve la bibliothèque, qui, peut-on lire dans une description de 1841, est «une des plus belles d'Europe» et dont «le point de vue sur la rivière est pro-

*Bâtiment universitaire, place du Vingt Août.
Cette façade monumentale (1892) est l'œuvre de Laurent Demany (1827-1898).*



pre à reposer les yeux et l'esprit après une étude sérieuse». L'aile centrale de 1717 est occupée par les auditoires des Facultés de Philosophie, de Droit et des Sciences et par les bureaux de l'administration. Cette aile est prolongée vers la Meuse pour y installer les laboratoires de métallurgie, de chimie industrielle et de manipulations chimiques.

La double vocation du Jardin botanique

Avec la création du Jardin botanique, l'année 1841 marque la première extension en dehors du site primitif. Initialement localisé le long de la Meuse, le Jardin botanique doit émigrer en raison de travaux entrepris pour régulariser le cours du fleuve. Un terrain de quatre hectares est acquis au Bas-Laveu, dans un quartier non encore développé, mais qui est promis à un grand essor résidentiel et qui sera urbanisé selon les préceptes d'un «urbanisme bourgeois». Le Jardin botanique en sera d'ailleurs une pièce maîtresse, car si ce jardin est conçu comme jardin botanique universitaire il l'est aussi comme jardin d'agrément à l'intention des habitants. Cette double vocation est confirmée par le professeur de botanique Charles Morren: «[Liège] plus que toute autre, doit mettre son

amour propre à posséder un Jardin botanique à la hauteur des connaissances actuelles. Elle doit vouloir, pour la science, un lieu de repos, isolé, tranquille, silencieux, où la solitude engage à la méditation; pour elle, pour sa population, un jardin d'agrément, salubre, grandiose, où l'œil et l'esprit sont enchantés des merveilles de la nature».

Les serres sont construites à partir de 1841, perpendiculairement à la ruelle du Petit-Jonckeu – rebaptisée rue Louvrex en 1848. Elles font l'objet d'une admiration partagée. On envisage déjà, à cette époque, de transférer d'autres bâtiments sur le site.

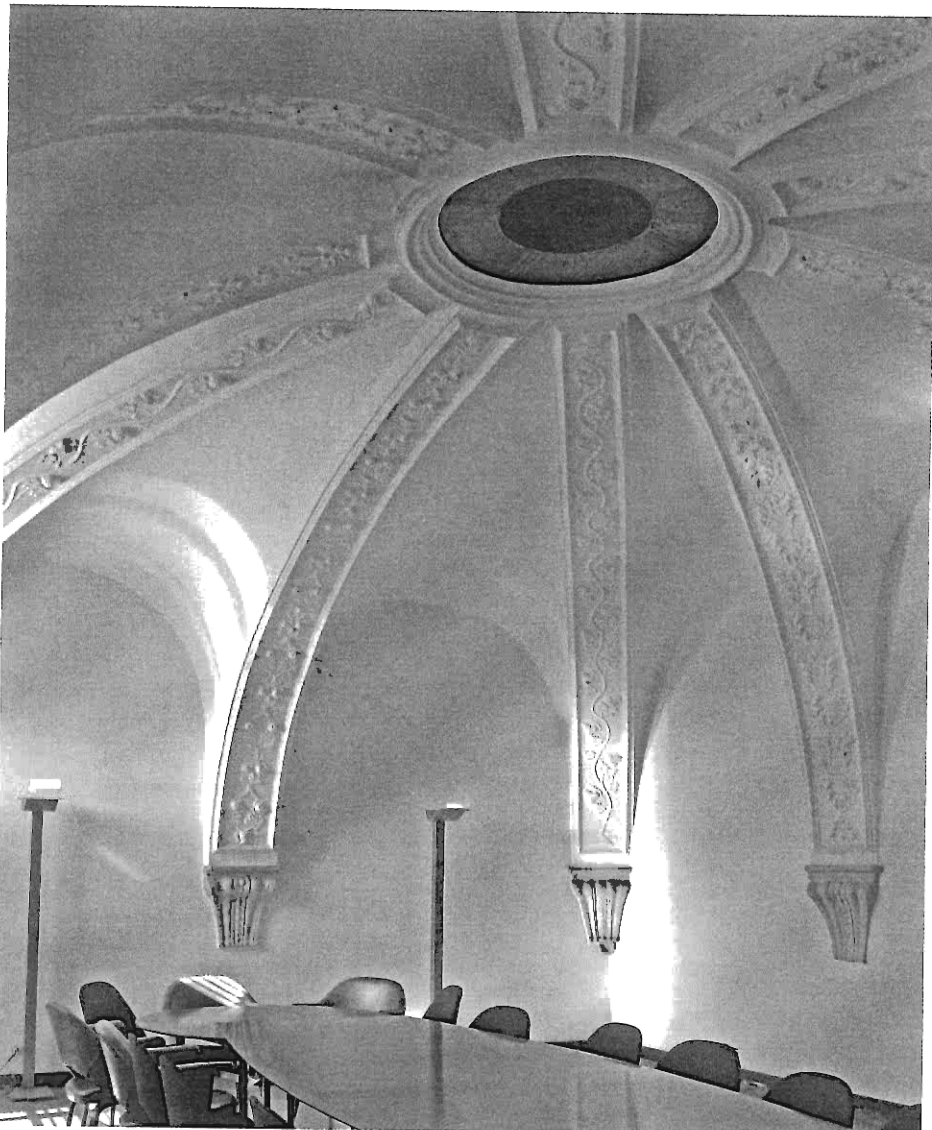
En 1874, une commission interne à l'Université, composée des représentants des deux facultés «montantes», Sciences et Médecine, se penche sur la question des bâtiments. Après avoir entrouvert puis vite refermé l'hypothèse de la complète reconstruction de l'Université en un autre emplacement – notamment sur le site de l'Île de Commerce, actuelles Terrasses –, cette commission préconise l'adaptation du site d'origine et la démolition de la salle académique.

Au seuil de la décennie 1880, ce site d'origine que l'on n'appelle pas encore la place du Vingt Août – cette appellation ne sera utilisée qu'après 1918 – est loin d'être totalement densifié. Le constat d'inadéquation des locaux se révèle plus criant que jamais: sous la poussée des effectifs étudiants – 1.165 étudiants en 1880-1881, augmentation due entre autres à une loi de 1876 facilitant l'entrée à l'université –, et en raison de la généralisation des cours pratiques en laboratoires, à l'imitation du mouvement scientifique en Allemagne.

Une configuration multipolaire

Alors que les frais de construction des bâtiments universitaires sont, légalement, à charge des municipalités d'accueil – jusqu'en 1931 –, c'est par le biais d'un subside national que la phase de construction des années 1880 va être lancée. En effet, le gouvernement libéral homogène (1878-1884) dirigé par le Liégeois Walthère Frère-Orban, suite aux élections de juin 1878, dégage un financement en faveur des deux universités publiques, Liège et Gand. A Liège, le projet de construction de plusieurs instituts – Botanique, Physiologie, Zoologie selon la formule à l'allemande des «pavillons isolés» – au sein même du Jardin botanique rencontre l'opposition déterminée et efficace des notables du quartier qui, depuis 1840, se sont fait construire d'opulentes demeures. Le débat devient public, plans et contre-plans se succèdent, la presse s'empare de l'affaire et milite même à visage découvert pour l'une ou l'autre localisation; des propriétaires fonciers «bien disposés» font des offres alternatives de terrains – principalement en Outremeuse. Plusieurs universitaires prennent part au débat; certains élus communaux appellent à la remise à plat du dossier, voire invitent au réexamen de la question de la reconstruction de l'Université. Le gouvernement y oppose une fin de non-recevoir, de crainte d'ouvrir une boîte de Pandore budgétaire. Le compromis qui est trouvé aboutit à une configuration éclatée, multipolaire, des différents instituts: la

Université de Liège, salle dite de l'Horloge, dans l'aile construite en 1717.



Université de Liège, site du Vingt Août, depuis le sud-est.



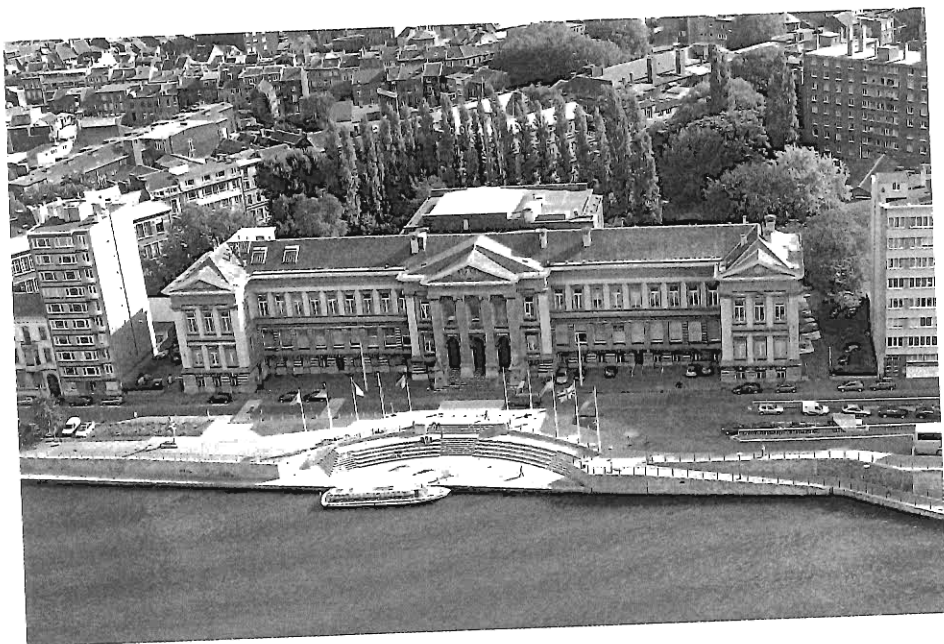
Université de Liège, site du Vingt Août, depuis le sud-ouest.

Zoologie s'installe sur le quai face à l'Université, à la place d'un home pour hommes incurables, l'Institut d'Anatomie est construit rue de Pitteurs, celui de Physiologie, place Delcourt. Au Jardin botanique, l'action des riverains a amené à réduire le programme à un Institut de Botanique et à celui de Pharmacie. Plus tard, en 1895, un nouvel hôpital sera construit sur le site de Bavière, à proximité de la localisation proposée par un propriétaire de terrains, l'actuelle place du Congrès et les rues adjacentes. Ce programme est complété par l'Institut d'Astronomie à Cointe, par celui d'Electricité rue Saint-Gilles et par une - nouvelle - restructuration du site central: construction de la nouvelle façade le long de la place, qui masque la salle académique, et des Instituts de Chimie et de Physique. Au plan urbanistique, en raison des décalages chronologiques dans les décisions, des compromis et des opportunités, un véritable quartier universitaire n'a pas pu se créer et un «rêve» souvent caressé, celui de reconstruction totale de l'Université, n'a pas pu se concrétiser.

Un programme architectural ambitieux

Cette dissémination des Instituts a cependant contribué à assurer la présence forte de l'Université en tant qu'institution en différents points dans la ville, par des expressions monumentales faisant écho aux divers courants architecturaux: néoclassique et néogothique. Soulignons ici un décalage, que l'on retrouve aussi dans d'autres programmes publics du dernier tiers du XIX^e siècle - gares, écoles, palais de justice -: une véritable volonté monumentale dans les façades. Il s'agit ici de marquer symboliquement l'espace urbain par une institution incarnant les valeurs montantes de la société industrielle et urbaine. Les espaces de représentation, tels les halls d'entrée, sont traités de façon monumentale alors qu'une approche très «fonctionnaliste» et utilitaire des espaces est préférée pour les laboratoires, qui deviennent des pièces essentielles du dispositif de l'enseignement scientifique.





Université de Liège, bâtiment du quai Van Beneden, depuis l'ouest. L'Institut de Zoologie (1882) dû à l'architecte Lambert Noppus (1827-1889) a été réalisé dans le style néo-classique qu'il maîtrisait parfaitement.

Université de Liège, façade de l'Institut d'Anatomie (1888), rue de Pitteurs, par l'architecte Lambert Noppus.

Université de Liège, îlot van Beneden-Delcourt, depuis le sud.

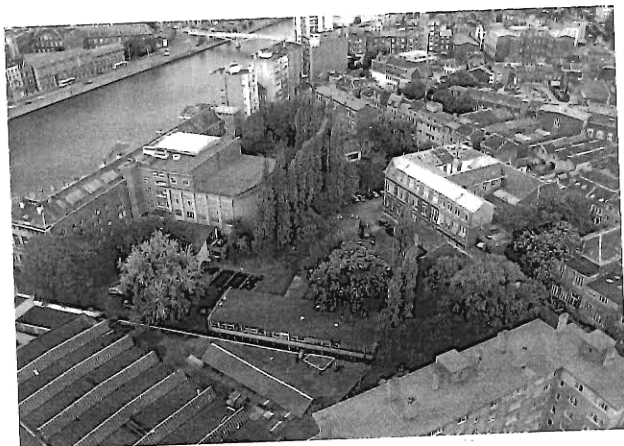
La congruence «façades-espaces intérieurs» ne sera réellement atteinte que dans le courant des années 1930. Elle est très manifeste dans le cas du «campus scientifique» du Val-Benoît dont plusieurs immeubles témoignent du fait que leurs architectes ont assimilé les idées modernistes du temps: Albert Puters ayant été inspiré par Hendrick Petrus Berlage pour l'Institut de chimie, Albert-Charles Duesberg par Le Corbusier pour la centrale thermique et Joseph Moutschen par Walter Gropius pour l'Institut de génie civil. L'implantation du site du Val-Benoît, à la jonction des zones péricentrales et périphériques, montre que depuis les années 1880, l'urbanisation a à ce point progressé que tout programme universitaire de quelque ambition doit désormais se porter sur des secteurs assez éloignés du centre urbain, ce dernier étant avant tout soumis à des

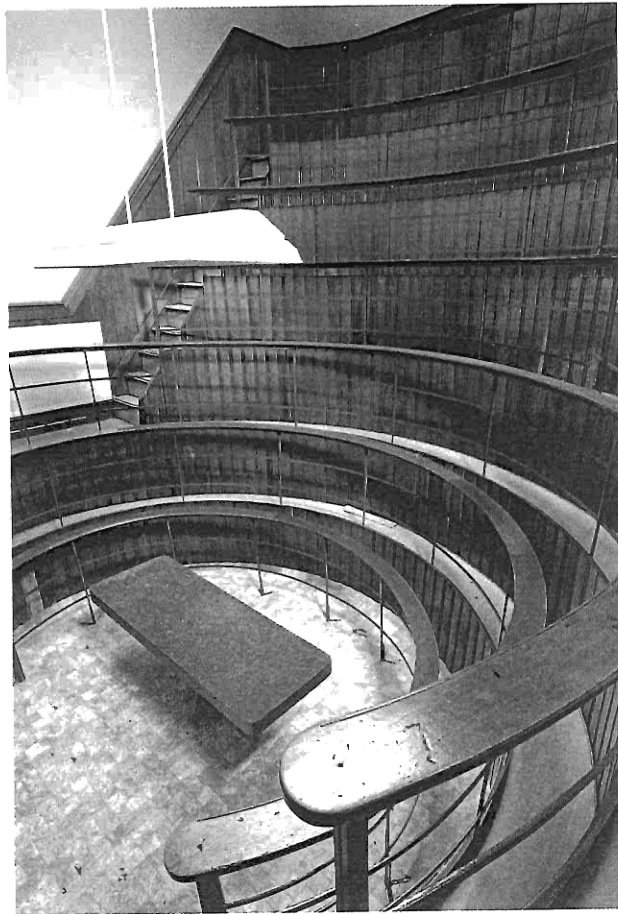
logiques résidentielles et commerciales. Ce constat sera cruellement confirmé après 1945, lorsque différentes instances examineront, à nouveau, des projets de reconstruction de l'Université: à Cointe, à «Bavière» et à la Citadelle. Les handicaps sont les prix des terrains, le coût des expropriations et les lourdeurs des investissements d'infrastructure. C'est aussi dans les années 1930 que s'amorcent les premières réflexions quant à l'urbanisation du Sart Tilman.

Massif forestier ou «manteau d'Arlequin»?

Lorsqu'en 1956, le groupe d'architectes-urbanistes L'Equerre, chargé d'un plan de développement urbain de l'agglomération, met sur la table l'idée de transférer l'Université sur le plateau du Sart Tilman, ce site est l'objet d'une vive controverse entre deux camps: d'un côté les partisans d'une urbanisation en partie contrôlée par les pouvoirs publics, et de l'autre, les défenseurs du maintien en l'état de ce massif forestier miraculeusement préservé aux portes d'une agglomération industrielle. Le «miracle», en fait, tient à l'exécution relativement tardive, en 1938, de la route du Condroz. Dès sa réalisation, cette route va libérer des potentialités de développements résidentiels et attiser l'appétit de promoteurs immobiliers. Depuis les années 1930, la société immobilière Bernheim de Paris a d'ailleurs commencé à «réunifier» ce territoire par des acquisitions auprès de différentes familles propriétaires de la noblesse liégeoise. Bernheim cédera d'ailleurs gratuitement aux pouvoirs publics l'assiette nécessaire à la première partie de la route du Condroz.

Du côté des pouvoirs publics, depuis le début du siècle, des voix s'élèvent pour donner à ces bois une vocation publique de «poumon vert», à l'instar de la forêt de Soignes à Bruxelles ou des bois d'Havré et de Colfontaine près de Mons. Par ailleurs, après 1945, s'inscrivant dans la volonté de mettre en place une «vraie» politique d'aménagement du territoire, l'administration de l'Urbanisme se montre intraitable à propos des projets de lotissements au motif qu'il faut empêcher de transformer le massif forestier du Sart Tilman en «manteau d'Arlequin». C'est sans doute ce qui explique que la société Bernheim vendra à l'Université à prix avantageux le premier lot de bois, 170 ha autour du ruisseau du Blanc-Gravier. A ce moment, en 1959, elle pense encore que l'installation de





Université de Liège, hall de l'Institut d'Anatomie (1888), rue de Pitteurs, par l'architecte Lambert Noppus.

Université de Liège, petit auditoire de dissection de l'Institut d'Anatomie (1888), rue de Pitteurs, par l'architecte Lambert Noppus.

l'Université va enchérir les nombreux terrains qu'elle possède aux alentours et qu'elle compte toujours lotir.

Mais l'Université va avoir besoin de davantage d'espace: alors que leur maintien en ville – à Bavière et au Val-Benoît – des Facultés des Sciences appliquées, de Médecine et de l'hôpital était programmé dans un premier temps, il est décidé de transférer également ces ensembles au Sart Tilman, ce qui va donner au départ de l'Université une dimension beaucoup plus profonde. De plus, en progressant dans l'entreprise, les pouvoirs publics et l'Université vont être de plus en plus convaincus qu'il y a lieu d'étendre la superficie de protection: en 1972, différents pouvoirs publics – Province de Liège, ministère de l'Agriculture, Université – acquièrent des propriétés à la frontière du site universitaire dont les très beaux bois de Nomont et de Famelette. Décision capitale et prémonitoire, car elle garantit une sorte de «cordon sanitaire vert», autour du site universitaire et éloigne la menace d'une prolifération de lotissements.

Cette très forte sensibilité de la communauté liégeoise à l'endroit du Sart Tilman explique en grande partie la manière dont l'Université s'est approprié ce domaine, alors que certains milieux pouvaient craindre un exil de l'institution dans un beau domaine qu'elle aurait réservé à l'usage exclusif des universitaires, cédant au syndrome de la «tour d'ivoire». Au contraire, elle s'est investie dans des actions sortant des missions usuellement attendues des universités. Afin de maintenir le caractère public du domaine, elle opère la restauration du site forestier et met en place des instruments de valorisation publique du site – Jardin botanique, Musée en plein air –, tout en permet-

tant le déploiement «normal» des activités scientifiques et académiques d'autant plus souhaité par l'institution que son histoire immobilière récente est marquée par l'éparpillement et par l'inadéquation des locaux.

Certes, on pourrait dire que c'était là le «prix à payer» pour l'investissement d'un domaine tant convoité, mais il ne faut pas s'arrêter à cette seule lecture pragmatique. Il faut également insister, alors que démarrait la démocratisation de l'enseignement supérieur, sur l'importance culturelle des universités dans la société occidentale des années 1960, porteuses de la confiance mise dans la science, le progrès et la modernité. Autant de valeurs qui impliquent une ouverture, mentale, mais aussi sociétale, et qui, ici, s'est également concrétisée par une ouverture du domaine et par son utilisation à des fins pédagogiques, avec le Jardin botanique et l'Arboretum, ou de santé publique, avec des infrastructures sportives.

«Végétalomanie» et plan d'urbanisation

Ces éléments expliquent l'importance donnée au respect du cadre naturel – on a parlé de «végétalomanie» –, à l'inverse, par exemple de Louvain-la-Neuve où les considérations sociologiques ont été beaucoup plus présentes, avec la volonté affichée de créer un milieu urbain. A Louvain-la-Neuve, il s'agissait de recréer un milieu urbain stimulant depuis la perte de Leuven. A Liège, il n'a jamais été question de construire une ville nouvelle et c'est la raison pour laquelle ne fut pas développée sur le site une grande cité étudiante: le lien avec le centre urbain devait demeurer fort, et être concrétisé, entre autres, par une liaison



Université de Liège, Sart Tilman. Le CHU, l'un des bâtiments universitaires liégeois conçus par Charles Vandenhove, de 1962 à 1986, fait référence à des configurations géométriques élémentaires dans une tradition classique revisitée.

Université de Liège, Sart Tilman. La verrière centrale du CHU met en relation les différentes tours établies à flanc de coteau et forme un vaste espace d'accueil lumineux et apaisant.

performante des transports en commun. Citons par exemple le projet – inabouti – lancé à la fin des années 60 de SAFEGE, un métro aérien.

Avec les années 1970, c'est le concept de quartier complémentaire qui va être de plus en plus mis en avant, tendant à faire valoir que le Sart Tilman, développé sur ses spécificités propres – parc, forêt, université, espaces dévolus aux activités sportives – est un enrichissement de l'ensemble de l'agglomération liégeoise plutôt qu'une ablation douloureuse du centre-ville. C'est aussi dans ce sens qu'il faut voir la création du Parc industriel et scientifique du Sart Tilman par la Société provinciale d'Industrialisation: un parc industriel, mais qui est également scientifique du fait de la proximité de l'Université, ce qui favorise des «nœuds de synergie». Ou encore du Musée en plein air – en collaboration avec le ministère de la Culture française –, conçu comme un musée complémentaire, et non concurrent des autres institutions du centre-ville, et qui exploite les potentialités du domaine, en étant complémentaire de la

fonction récréative de promenades et de découvertes du site naturel.

Après des études très fouillées du site, consignées dans les *Cahiers du Sart Tilman*, et qui ont mobilisé de nombreux services universitaires, le plan d'urbanisation est adopté. Ayant «conquis» la maîtrise d'ouvrage de ces constructions, l'Université se dote également d'une série de conseils destinés à l'éclairer dans ses décisions: le Conseil scientifique des sites, le Conseil supérieur des bâtiments et le Bureau technique. Elle confie également à une société néerlandaise spécialisée – le BSB – la programmation de la nouvelle université.

Le campus du Sart Tilman s'étire, en forme de fer à cheval, autour de la très belle vallée du Blanc-Gravier, cœur et noyau invisibles de la composition urbaine, qui est totalement préservée. Les bâtiments ont été installés là où le couvert végétal était le plus dégradé. Si le plan de masse est aussi «dispersé», c'est parce que les bureaux de programmation ont prévu des extensions et parce que l'histoire de l'institution a été marquée, depuis près d'un siècle et demi, par un confinement spatial: par contraste, le domaine offre en la matière de larges possibilités. De même, l'intégration des bâtiments au site a été très étudiée.

Aujourd'hui, le Sart Tilman peut être vu comme un panorama représentatif de l'architecture belge de l'après-guerre, réunissant les architectes parmi les plus prestigieux et dont certains ont depuis lors acquis une grande renommée à l'étranger, notamment Charles Vandenhove, auteur du tout premier bâtiment du site – le Magasin à livres – et du «monumental» Centre hospitalier.

Au fonctionnalisme maîtrisé des premières années – Botanique par Roger Bastin (1967), Physique par Pierre Humblet (1967), Magasin à livres par Vandenhove (1965), etc. – succède une version plus «villageoise» ou plus «urbaine», très bien concrétisée par les bâtiments de la Faculté de Droit dessinée par Daniel Boden, André Jacqmain et Claude Strebelle (1982). Après une interruption due aux soucis budgétaires, la décennie 1990 voit intervenir de nouveaux auteurs de projet qui s'inscrivent dans la trame imaginée par Claude Strebelle, c'est-à-dire le tracé régulateur. Citons les Amphithéâtres de l'Europe de Daniel Dethier (1996).

Vaincre les résistances et les scepticismes

Mais en tant qu'œuvre urbaine, le Sart Tilman restera attaché à deux noms: celui du recteur Marcel Dubuisson qui a mis en place les instruments institutionnels et celui de Claude Strebelle qui a coordonné toute la partie artistique, étant en charge de la coordination des auteurs de projet, des études urbanistiques, et lui-même auteur de quelques bâtiments dont la «Galerie de liaison» (1977) et la très belle extension physique-chimie «Petits Amphithéâtres» (1979). Le premier est allé chercher le second à Elisabethville et il ne fait aucun doute que la sensibilité «naturaliste» aiguisée en Afrique a aidé Strebelle à comprendre les valeurs naturelles du Sart Tilman. Leur identité de vues explique sans doute en grande partie pourquoi ces deux hommes sont parvenus à secouer les inerties, à vaincre les réticences, les résistances et les scepticismes.

ticismes, peut-être avant tout à l'intérieur de la «maison». En 1952, quatre ans seulement avant que ne se concrétise «l'horizon Sart Tilman», le recteur Fernand Campus avait estimé que la situation n'était pas mûre pour envisager la construction d'une nouvelle université, perspective qu'il avait repoussée à l'an 2000.

Le sens commun assimile souvent le Sart Tilman à un «campus» à l'américaine. Si le choix de la localisation s'y apparente – quoique l'urbanisme universitaire américain soit très divers dans ses formules, de l'université urbaine au campus en zone rurale –, il y a au moins une différence fondamentale: le faible nombre de résidents sur le site liégeois, alors que les universités américaines adoptent le modèle de la communauté éducative.

Pour bien comprendre le Sart Tilman tel qu'il est aujourd'hui, il faut garder à l'esprit que ce «quartier» est un projet inachevé. Prévu initialement en dix ans – condition impérative de réussite aux yeux des fondateurs –, cet énorme chantier a connu moult avatars et retards: appuyé par des financements favorables au début, les meilleures années étant celles du milieu des années 1960, le chantier a ensuite été ralenti par une série de facteurs extérieurs qui ont rappelé à l'Université que, même si la maîtrise de l'ouvrage lui avait ouvert une certaine forme d'autonomie, elle demeurait dépendante pour ses dotations budgétaires du fait de l'essaimage des universités – à Mons, Anvers, Hasselt –, de la création de Louvain-la-Neuve et de l'austérité budgétaire des années 1980. Des facteurs plus locaux ont également joué: les années 1980, à Liège, sont celles de la crise des finances municipales, et du constat que «l'hyper-centre» est en voie d'affaiblissement, en raison du desserrement vers la périphérie d'activités de plus en plus nombreuses et variées: logement, centres commerciaux, parcs industriels. C'est ce qui explique aussi pourquoi, en 1989, sous le rectorat d'Arthur Bodson, est prise la décision de conserver une présence significative sur le site d'origine de l'Université en y maintenant la Faculté de Philosophie et Lettres, l'administration et le rectorat. Cette décision n'aurait jamais pu être prise si le calendrier de départ du transfert avait été respecté, car les immeubles ainsi abandonnés auraient été cédés. Au début des années 1980, il a par exemple été question de l'installation des services du ministère de la Justice dans le «bâtiment central», place du Vingt Août mais ils seront finalement maintenus place Saint-Lambert en vertu du plan de «réparation» de cette place. Ce maintien en ville conduit à la rénovation du site du Vingt Août, et a permis, par exemple, une intervention intéressante par l'architecte Marcel Malherbe sur la toiture de l'ancien Institut de Chimie du quai Roosevelt (Bibliothèque des Sciences historiques), mais aussi la rénovation du bâtiment principal et de celui de la Faculté de Philosophie et Lettres (place Cockerill, construit en 1959).

Au Sart Tilman même, à la faveur d'une dotation budgétaire de la Communauté française, qui exerce la tutelle sur



l'enseignement depuis 1988, les chantiers ont recommencé au cours des années 1990: bâtiment dit «Trifacultaire» par René Greisch (1994), amphithéâtres de l'Europe par Daniel Dethier (1996), appropriation de la tour V du CHU pour l'Institut de Pharmacie par le CRAU-ULg (Centre de Recherche en Aménagement et Urbanisme) et Jacques Leenders (1997), Faculté des Sciences appliquées par René Greisch (2000) et Institut de Mathématiques (1996). Ce dernier est dû à l'architecte Jean Maquet, auteur du bâtiment voisin et «jumeau» de l'Institut d'Electricité Montefiore, ainsi que de l'un des tout premiers instituts du domaine, celui de Chimie (1967). Cet architecte est le seul à avoir participé à toutes les phases de construction du domaine. L'arrivée des Mathématiques au Sart Tilman permet la libération, au Val-Benoît, de la tour de Mathématiques (1964) ainsi que sa vente et sa rénovation à l'intention des services du Forem (ministère de l'Emploi). Depuis 1991, l'Université est propriétaire à part entière de ses biens immobiliers et il ne fait pas de doute que l'équation délicate à résoudre dans les prochaines années impliquera de délicats arbitrages entre valorisation et maintien d'un patrimoine d'un intérêt indiscutable et offrant de grandes potentialités tout en étant souvent d'une localisation très intéressante.

Université de Liège, quai Roosevelt.
Les Sciences historiques ont pris place dans l'ancien Institut de Chimie Walthère Spring bien rénové par l'ajout d'une verrière monumentale (architecte Marcel Malherbe).
A l'avant-plan, *L'envol de la Wallonie* (1997) de René Julien.